Lecture « Saint François d'assise »
Richard Bohringer le 31 Mars - Marseille

Durée totale approximative : 45 à 50 mn

1)	Derrière le comptoir	Pages 1 à 2
2)	Oisive Jeunesse	Pages 3 à 4
3)	Relation avec le mendiant	Page 5
4)	Conversion	Page 6
5)	Vision	Page 7
6)	Le baiser au lépreux	Page 8 à 10
7)	Le dépouillement	Page 11 à 13
8)	François et la nature	Page 14 et 15
9)	François devant le sultan	Page 16
10)	Renoncement à l'Ordre	Page 17
11)	La Joie Parfaite selon Saint François d'Assises	Page 19 et 20
12)	Assises une rencontre inattendue (François Cheng)	Page 21 à 29
13)	Sur l'évangélisation	Page 30

I - "OISIVE JEUNESSE" in "Frère François" (Julien GREEN) - [redacted] -

(1)

Derrière le comptoir

Comment aurait-il songé au salut de son âme en observant dans la ville, et certainement dans la boutique de son père, les seigneurs aux manières raffinées qui les séparaient du reste du monde ? Le secret désir de leur ressembler se glissait dans le cœur de l'adolescent. Passé l'enfance, il devenait autre, non pas mauvais – cela, il ne le fut jamais –, mais différent du petit garçon attentif au merveilleux des vies de saints. Et malgré tout, là encore, cavalcadait saint Georges dans son étincelante armure, comme si même au paradis la chevalerie tenait sa place.

Pour être chevalier, il fallait être seigneur ou bien, l'imagination de François en chavirait, pouvoir s'acheter une armure, partir pour la guerre, faire ses preuves. Si jamais une âme fut tentée, ce fut celle de François, mais, comme l'âme était noble, ce n'était pas par la vulgarité qu'elle se laisserait prendre. Un idéal de choix était nécessaire. Dieu seul connaît le secret des cœurs. Quand le démon voit juste, ses vues sont courtes, il ne réussit que dans l'immédiat, le dernier mot ne lui appartient pas.

François était trop intelligent pour ne pas pressentir le don suspect qu'il avait reçu de séduire. Lorsqu'il voyait les garçons de son âge privilégiés dès leur naissance, pouvait-il se retenir de penser : « Pourquoi eux et pas moi ? »

Mais, dès quatorze ans, il fallait quitter un peu les rêves et revenir au vrai, au magasin, où François travaillait tout de bon sous l'œil réaliste du père. Non sans une arrière-pensée commerciale, celui-ci voulait son fils vêtu de la façon la plus savamment recherchée, et avec quel enthousiasme il se voyait obéi ! La mode, la toute dernière mode,

allons plus loin, la mode à tout prix d'avant-garde, celle de France, là était l'obsédant idéal. François servait de modèle, mais un modèle consentant, avec la fièvre de se surpasser. L'époque était aux folies vestimentaires. Le drap fin multicolore, les soieries délicates, le velours prestement étalé sur le large comptoir par ce jeune homme à la voix douce et rapide qui disait juste ce qu'il fallait, avec un tact inimitable... Quel magicien il était sans le faire voir ! Les jeunes gens de grande famille à qui il parlait avec la nuance de respect voulue se sentaient un peu gauches devant ce vendeur mille fois plus élégant qu'eux et qui, loin d'en avoir l'air, les poussait à la dépense. Au plumage on connaît l'oiseau. Si l'argent n'était pas disponible, on attendrait. Le père approuvait d'un coup d'œil, ajoutant mentalement bois et prairies. Les pères paieraient les dettes de leurs galopins de fils en lopins de terre. Cette soie aux reflets chatoyants venait de Mossoul et à Paris elle était la préférée des connaisseurs. Pour la faire voir au grand jour et dans toute sa richesse, le vendeur avait le droit de la porter jusqu'au milieu de la rue, pas plus loin, sauf s'il fallait auner les étoffes de largeur incertaine, et là, on allait jusqu'au bas de la tour de la Commune où dans la pierre étaient incrustés les étalons pour la soie, la toile et la laine. A quel jeu professionnel de la tentation se livrait le jeune François ? Là comme ailleurs, il réussissait. Mais de quelle suggestion impossible à déceler n'était-il pas lui-même l'objet ? Le père, en tout cas, insensible au surnaturel, jubilait. Le jeune homme avait des dispositions évidentes, c'était un commerçant-né, un *cautus negotiator*. Qu'importait qu'en ville on murmurât un peu contre ces façons de seigneur qu'affectait le fils du drapier ? A ses voisines qui lui rapportaient ces rumeurs, Pica répondait doucement que son François serait « un fils de Dieu ». Elle n'en bougeait pas.

Oisive jeunesse

Le voilà donc membre actif de la corporation des drapiers. Vendeur. La maison est solide et, par un de ces caprices d'avare, son père ne lésine pas sur l'argent de poche qu'il donne à un garçon aussi prometteur. Cependant la clientèle ne se compose pas seulement de fils de famille à l'affût de la mode, mais aussi de bourgeois aisés qui veulent de la bonne qualité d'étoffe, sérieuse et durable. Tout le monde est bien servi. Ce freluquet de vendeur comprend vite. Quatorze ans, c'est bien jeune, c'est ce qui a pu tromper certains biographes. A cette époque, c'était la veille de la majorité. Et on a vu, de nos jours, des garçons plus jeunes encore tenir en respect toute une population avec des mitraillettes.

A Assise, en cette fin du XII^e^ siècle, on brûle les étapes de l'adolescence. Quinze ans, c'est l'âge d'homme, et François sent qu'il vole vers cette majorité. Si la boutique de son père est comme une scène où il s'exerce à éblouir les gens, la ville est son vrai théâtre, parce que l'Italie vit dans la rue. Il n'y a pas moins de cent cinquante jours fériés l'an. Cela donne des loisirs et, la belle saison venue, François n'a qu'à paraître et faire le troubadour avec ses chansons provençales pour que les amis accourent. Incroyable est leur nombre. On dirait qu'il a ensorcelé la jeunesse. C'est qu'avec lui on ne s'ennuie pas. Si courte que soit encore son expérience de la vie, il sait organiser des fêtes, commander une table dans la bonne auberge, choisir ce qu'il y a de meilleur. Un début peut-être, mais plein d'avenir. On fera mieux plus tard. Il a déjà la manière et, ce qui simplifie tout, détail qui a son prix, ses poches sont toujours bien garnies. Où est le vendeur de la maison Bernardone ? Il se sent si naturelle-

ment supérieur à ses compagnons qu'il dirige sans peine toutes les opérations. Celles-ci sont en général nocturnes et tapageuses. « Tu es notre *dominus* », lui crie la joyeuse bande qui a beaucoup trop bu, mais quoi, c'est le petit drapier qui régale. Après les dîners fins, on court danser. Comme on dit en France, « après la panse, la danse ». L'heure est tardive, l'aube va poindre, les volets s'ouvrent et des dormeurs, réveillés par des cris ou des sérénades, protestent. C'est encore ce diable de François qui mène la farandole au cœur de la ville plongée dans le sommeil. On crie au scandale, mais pas trop fort, car le coupable a ceci de particulier que tout le monde l'aime et qu'après avoir un peu grogné on lui passe tout et on se rendort. La farandole effrénée poursuit sa course tourbillonnante, sans but, on ne sait où l'on va, François moins que les autres.

La terre est si belle…

Les jours fériés, il y en a tant, François se promène à cheval dans la campagne, d'une propriété à l'autre de son père. Sur ses épaules, un de ces admirables manteaux légers et flottants dont raffole la haute société, et il se tient si bien à cheval, le jeune Bernardone, qu'on le prendrait pour un noble. Cette méprise, comme il s'ingénie à la cultiver. C'est un peu naïf, mais qu'importe ! Il est jeune et si heureux de vivre, et ces paysages d'Ombrie le ravissent. Pourra-t-il jamais se lasser d'admirer les prés, les bois et la lumière, la lumière surtout ? Des amis se joignent à lui pour la joie de galoper dans cette nature d'une beauté grisante.

Ces amis qui lui viennent de tous les côtés et qui sont tout prêts à le suivre partout, que voient-ils donc de si

Relation avec le mendiant

Un jour, alors qu'il travaille dans l'atelier et la boutique de son père, un pauvre vient lui demander l'aumône « pour l'amour de dieu ». François, concentré sur sa tâche, le repousse dans un premier temps. Puis il se reprend, saisi de remords, et se dit : « si ce pauvre avait prié au nom d'un compte ou d'un baron connu, tu lui aurais donné, mais combien plus tu aurais dû l'écouter pour le Roi des rois, pour le seigneur et Maître de tous. »
Aussitôt, il hèle le mendiant qui commence à s'éloigner de la demeure d'où il vient d'être rejeté, il lui donne de l'argent et prend alors la résolution de ne jamais refuser l'aumône à quelqu'un qui se présenterai au nom de dieu.

Conversion

François nourrit de grandes ambitions. A seize ans, il rêve de gloire militaire, et aspire à devenir chevalier. A dix huit ans, il s'enrôle dans la milice communale et participe à la guerre qui oppose Assise à Pérouse, la ville voisine et rivale.
Mais fait prisonnier, il revient à Assise, un an après, avec une santé délabrée. Il tombe malade. Alors s'ouvre dans sa vie une période de solitude et de réflexion. Son univers intérieur change.

Vision

Errant, souvent en larmes, il finit par monter sur une colline avoisinante vers la chapelle Saint-Damien qui menace ruine, entourée de vergers et d'oliviers. Il y pénètre et remarque un crucifix sur lequel le Christ en bois qui y est supplicié n'a point l'air de souffrir, mais il semble au contraire doux et prêt à accueillir avec ses bras largement ouverts tous ceux qui se sentent mal à l'aise et cherchent du réconfort. François se jette aux pieds de cette croix, et par trois fois, dit-on, il prononce une prière improvisée qui nous a été rapportée :

« Grand Dieu, plein de gloire, et vous mon seigneur Jésus-Christ, je vous supplie de dissiper les ténèbres de mon intelligence ! Donnez-moi une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon dieu, que je vous connaisse si bien qu'en toute chose je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. »

Cette prière se prolonge par une sorte de vision, coeur de la conversion mystique de François qui entend une voix lui répondre :

« Ne vois-tu pas, François, comme ma maison est en ruine ? Va et répare-là. »

Effrayé d'avoir entendu Dieu lui parler, tremblant à la fois de peur et aussi de bonheur, car s'ouvre à lui enfin le chemin de son destin tant attendu, François répond aussitôt : « Seigneur, je le ferai volontiers ».

qu'on traite le Prince des apôtres ? Et, par un de ces gestes de grand seigneur qui lui sont restés chers, il vide sa bourse à grand bruit dans l'ouverture sous l'autel. Quelle magnificence ! Autour de lui on l'admire ; un peu confus, il se sauve, rejoint ses amis les pauvres avec qui il passera la journée. On dirait qu'il veut disparaître parmi eux, rivalisant avec eux dans ses guenilles, la main tendue, habité par une joie sans nom. Mais pourquoi n'a-t-il pas donné cet argent ou partie de cet argent aux pauvres qui étaient avec lui ? C'est la question qui vient immédiatement à l'esprit, mais le personnage est plein de ces contradictions.

II - "Le baiser au lépreux" in "Frère François" (Julien GREEN)

- 5mn -

De retour chez lui, il reprend ce mode de vie qui devait sembler si étrange aux siens, à sa mère et aussi à celui dont on parle si peu, son frère Angelo qui n'approuvait pas. Où donc était le jeune homme brillant et sûr de lui-même dont les chants égayaient le voisinage ? La mise à présent modeste qu'il affectait de trouver à son goût, quelle lubie en était l'origine ? Qu'en pensait le père et qu'y pouvait-il ? Tempêter ne servait à rien : à l'âge de vingt-cinq ans, son fils était libre de s'habiller à sa guise. Pourvu qu'au magasin sa tenue fût correcte. Mais le magasin n'était-il pas déjà quelque chose du passé ?

On imagine le désarroi que jetait l'excentrique au sein d'une famille installée dans le confort et les conventions bourgeoises. Enfermé dans sa chambre, il y passait des heures à prier quand il ne sortait pas pour visiter ses nouveaux amis, les pauvres. Se doutait-il du malaise qu'il créait autour de lui ? Aux yeux du monde, faire le saint personnage, c'était porter un jugement tacite sur les per-

sonnes moins férues de dévotion, bonnes catholiques peut-être, mais sans étalage. Et puis, François souriait et son charme désarmait les critiques.

Parfois, un nuage venait assombrir le bonheur du nouveau converti : des pensées qu'il chassait aussitôt, mais qui n'en revenaient pas moins avec une persistance suspecte, une nostalgie subite de la bonne vie qu'il menait hier, « du temps de ma vie pécheresse », devait-il écrire plus tard ; et quand un Italien, fût-il un saint, parle de sa vie pécheresse, on sait bien ce que cela veut dire ; alors d'où venait ce trouble soudain ?

A d'autres moments, une idée folle lui surgissait à l'esprit et ne le quittait pas. La vieille bossue d'Assise... Elle était d'une laideur monstrueuse dans sa difformité et François s'était mis en tête que, s'il persévérait dans sa vie de continence et de mortifications, il serait un jour comme elle. Pouvait-on imaginer chose plus absurde ? Mais l'idée fixe tenait bon. De qui procédait tout cela sinon du démon ? C'est ce que François finit par se demander et, comme il lui arrivait si souvent dans des heures de désolation spirituelle, le Seigneur fit entendre sa voix.

Résonnait-elle dans le silence comme une voix humaine ou parlait-elle dans le secret au cœur du prédestiné ? La percevait-il comme un son venu de l'extérieur ou l'appréhendait-il intérieurement comme une pensée, mais si forte et si doucement impérieuse qu'elle créait cette illusion de frapper l'air ? Qu'importait ? Cette voix, il la connaissait si bien, elle l'avait tant de fois réconforté... C'était la voix même de l'Amour, celle dont les inflexions lui étaient si chères. Ce jour-là, elle l'instruisit sur la transformation intérieure que Dieu attendait de lui : « Ce que tu aimes encore de façon charnelle et vaine, remplace-le par des valeurs spirituelles... préfère l'amertume à la douceur si tu veux me connaître... »

L'amertume ? François était prêt à tout pour suivre le Seigneur dans la voie la plus rebutante. Du coup, la ten-

tation démoniaque s'effaça comme un mauvais rêve et le dégoût le prit au souvenir des voluptés dont il avait étourdi sa jeunesse. Cet adorateur de la beauté, si délicat dans ses préférences artistiques, l'esthète enfin n'avait-il pas vaincu les répulsions que lui inspiraient la puanteur des mendiants, leurs maladies infectes et le grouillement de la vermine sur leur chair et dans leurs loques ?

Quelque chose devait l'avertir qu'il pouvait aller beaucoup plus loin dans la série des répugnances. On n'allait pas exiger de lui l'impossible ; mieux valait ne pas y songer. Un jour qu'il se promenait à cheval aux environs d'Assise, il entendit le petit son terne et bien connu de tous qui faisait fuir les plus vaillants. Comme du fond des plus anciens récits des Écritures venait vers lui un lépreux agitant sa cliquette. Toute la nature de François se révolta, mais une force irrésistible le fit sauter à bas de son cheval et marcher droit sur ce porteur d'épouvante. Nous ne pouvons pas nous imaginer cette minute parce que nous ne savons pas ce qui se passe dans une âme soumise à une épreuve d'une telle hauteur. On nous dit que François s'approcha du lépreux dont le visage n'était qu'une plaie, lui prit la main et posa la bouche, cette bouche jadis si dégoûtée, sur cette chair en pourriture. Alors une joie immense envahit le jeune homme et le baiser de paix lui fut rendu aussitôt. Retournant vers son cheval, il remonta en selle et voulut jeter un regard vers son lépreux, mais, dit Celano, il eut beau chercher de tous côtés, il ne vit personne. Le cœur battant, François se mit à chanter.

tions de la nature et que la société rejette faute de savoir les intégrer.

Il faut de la fermeté pour appliquer à quelqu'un qu'on aime un traitement aussi rigoureux. ~~Jeanne~~ Pica n'en a pas assez pour accepter que son fils soit traité en prisonnier sous le toit de ses parents. Elle profite d'un moment où son mari est de nouveau parti pour ses affaires et, persuadée que son fils est sain d'esprit même s'il entend mener sa vie avec une ferveur qui rend ses attitudes excessives, elle le libère. François regagne sa cachette qui est maintenant un simple refuge puisqu'il ne se tient plus à l'écart du monde. Tirant peut-être parti de l'absence de son père, il parcourt les rues de la ville en mendiant. Il se rend à l'église Saint-Damien où l'argent auquel le prêtre s'était bien gardé de toucher se trouve toujours dans l'embrasure d'une fenêtre, là où lui-même l'avait probablement jeté avec dépit au moment où il s'était rendu compte que son don, fait avec une telle exaltation, ne trouvait pas preneur. Il voit aussi l'évêque Gui qui avait toujours été bienveillant envers lui et qui, justement, à propos de cet argent, lui fait remarquer qu'il n'est pas convenable de faire don à Dieu d'un bien mal acquis.

Cependant, revenu de ses affaires, Pietro de Bernardone se désole de ne plus trouver son fils enfermé et ligoté comme il l'avait laissé. On l'assure que rien ne permet de supposer que son fils ait perdu la raison, même si son comportement est en effet singulier. Le père a, paraît-il, l'occasion de s'en convaincre lui-même. Il sait maintenant où se trouve son fils et s'en va le chercher. Celui-ci, à son tour, est maintenant bien décidé à s'affranchir de l'autorité d'un

11

[redacted] - "Le Dépouillement"

in "Saint François d'Assises"

(Virgil TANASE)

chapitre : "C'est cela que je veux, c'est cela que je cherche"

- 6 mn -

père dont la façon de vivre, très honorable d'ailleurs, ne convient pas au chevalier de Dieu qu'il veut devenir. L'affronter ne lui fait plus peur. La dispute sur la place publique est concluante. Estimant peut-être avoir plus de chances de ramener dans le droit chemin, le sien, un fils qui, porté à distribuer aux autres l'argent qu'il n'a pas, reviendra les pieds sur terre au moment où il s'apercevra qu'il n'a rien à leur donner, Pietro de Bernardone en appelle aux autorités communales — ce qu'il aurait été insensé de faire si sa plainte avait visé quelqu'un ayant perdu la raison. Les consuls chargés d'administrer Assise envoient un messager pour assigner Francesco devant eux. Francesco trouve un bon conseiller et un protecteur en la personne de l'évêque Gui dont on sait par les archives de la ville d'Assise qu'il était d'un caractère fort et indépendant, « querelleur », ~~toujours en conflit pour des questions d'argent et de possessions autant avec ses pairs, le chanoine de San Rufino ou l'abbé de Saint-Benoît, qu'avec les autorités communales~~[12]. Gui se considère plus à même d'apaiser le conflit entre un père à juste titre courroucé d'avoir été spolié, fût-ce au profit de la Sainte Église, et un fils égaré par ses bonnes intentions. À sa suggestion, Francesco répond à ceux qui le convoquent qu'ayant choisi de vivre en pénitent il n'est plus soumis à la juridiction communale. Son cas relève désormais des autorités ecclésiastiques.

La confrontation du père et du fils a donc lieu devant l'évêque. Après avoir écouté le bon marchand qui accuse son fils de l'avoir volé, Gui rappelle une fois encore que l'Église ne saurait se réjouir

d'une charité qui tire avantage de biens mal acquis. Il demande à Francesco de rendre à son père tout ce qui lui appartient. Il est loin de prévoir un dénouement qui prouve, certes, à quel point le jeune homme est décidé à suivre la voie du Christ mais aussi sa détermination qui est à la fois ferveur, défi et provocation. Francesco enlève tous ses vêtements « sans même garder ses caleçons » et les pose aux pieds de son père avec l'argent obtenu pour les étoffes dérobées. Puis il se tourne vers les gens qui le regardent interloqués, même si la nudité était alors ordinaire et moins scandaleuse qu'aujourd'hui :

> Écoutez tous et comprenez ! Jusqu'à cet instant, c'est Pierre de Bernardone que j'ai appelé mon père. Mais puisque je me suis proposé de servir Dieu, je lui rends l'argent pour lequel il se tourmentait et tous les vêtements que j'ai reçus de ses biens, car dorénavant je veux dire : Notre Père qui es aux cieux, et non plus : père Pierre de Bernardone[13].

L'évêque prend Francesco entre ses bras et le couvre de son manteau, par affection peut-être et pour le protéger du froid, parce qu'on est en plein hiver, mais aussi pour mettre fin à une scène gênante. Il lui donne ensuite pour s'habiller ce qu'il a sous la main, le vêtement grossier d'un paysan qui s'occupe de son jardin. Francesco trouve un bout de brique et s'en sert pour tracer sur la tunique un signe de croix. Confus, Pietro de Bernardone prend l'argent et les vêtements et rentre chez lui. Il en souffre peut-être plus qu'il n'en a l'air. Il est difficile d'accorder quelque crédit aux récits tendancieux selon lesquels, chaque fois qu'il le croisait dans les rues d'Assise, Pietro

François et la nature

François avait repris ses méditations solitaires. Dans les petits sentiers sous les pins, la lumière vive du printemps s'atténuait et se faisait extrêmement douce. Il aimait venir s'y recueillir et prier. Il ne disait rien ou presque. Sa prière n'était point faite de formules. Il écoutait surtout. Il se contentait d'être là et de prêter attention. On eût dit qu'il faisait le gué, comme un chasseur. Il vivait ainsi de longues heures d'attente, attentif au moindre mouvement des êtres et des choses qui l'entouraient, prêt à découvrir le signe d'une présence. Le chant d'un oiseau, le bruissement des feuilles, les acrobaties d'un écureuil et jusqu'à la lente et silencieuse poussée de la vie, tout cela ne parlait-il pas un langage mystérieux et divin ? Il fallait savoir écouter et comprendre, sans rien rejeter, sans rien troubler, humblement et dans le plus grand respect, en faisant silence en soi-même. A travers les pins, le vent soufflait doucement. Il fredonnait une belle chanson. Et François écoutait le vent lui parler. Le vent était devenu son grand ami. N'était-il pas, lui aussi, pèlerin et étranger en ce monde, sans toit, toujours errant et s'effaçant ? Pauvre entre les pauvres, il portait dans son dénuement les riches semences de la création. Il

ne gardait rien pour lui. Il semait et il passait. Sans s'inquiéter où cela pouvait tomber, sans rien savoir du fruit de son travail. Il se contentait de semer et il le faisait avec prodigalité. Attaché à rien, il était libre comme l'espace immense. Il soufflait ou il voulait, à l'image de l'esprit du seigneur et à sa sainte activité. Et ce désir, au fur et à mesure qu'il l'envahissait, le remplissait d'une paix immense. Toutes les aspirations de son âme s'apaisaient en passant dans ce suprême désir.

François devant le sultan

C'était assurément une aventure périlleuse et, à vrai dire, insensée. Arrêté par une patrouille musulmane, il échappa de justesse à la mort. Il fut conduit sur sa demande au camp du sultan, Mélikel-Kamil, qui consentit à le recevoir et à l'écouter.

Les deux hommes sympathisèrent et se témoignèrent l'un à l'autre une grande courtoisie ? Les choses en restèrent là. Pouvait-on espérer plus ? C'était déjà beaucoup. Beaucoup et peu à la fois. La mission de paix de François se heurtait ici à une limite. D'ailleurs la prise de Damiette par les croisés, et les massacres qui s'en suivirent anéantirent rapidement tous les espoirs de François. Ces événements tournaient en dérision sa démarche de paix. Il le ressentit douloureusement.

Renoncement à l'Ordre

François travaillait sur place à Orvieto à la rédaction de sa règle. Les Conseils pleuvaient doucement de tous côtés dans cette Curie soucieuse de sauvegarder les traditions monastiques ; Hugolin surtout se montrait expert en formules ingénieuses. François écoutait et n'en faisait qu'à sa tête, ou essayait...

Au physique, ce n'était plus le même François qui revint à la Portioncule, mais le rayonnement de l'âme n'en paraissait que plus sensible. La nouvelle de son retour vola à travers le pays et rendit la joie aux milliers de frères désorientés par son absence. Il était là de nouveau parmi eux. Plus de discussions, plus de brouilles. Pareil à un magicien, cet homme qui essuyait sans cesse les larmes de ses yeux malades apportait avec lui la paix, l'indicible paix du coeur que le monde ne réussit pas à donne. Sans être le Christ, il faisait irrésistiblement songer à lui.

Le premier soin de François fut de se renseigner sur tout ce qui s'était passé à la Portioncule et ailleurs. Quelles pensées menait-il ? Maîtriser le désordre, reprendre tout en main alors qu'il s'agissait de six mille personnes, tâche énorme. Avec l'aide de Dieu, il y parviendrait, mais ses forces déclinaient. Le rêve de la poule noire lui revint peut-être à la mémoire comme un mauvais présage. Des rumeurs courraient, absurdes mais sinistres. On prétendait qu'en l'absence de François, le catharisme s'était infiltré chez les frères.

Arriva enfin le 29 Septembre, jour de la Saint-Michel, date du chapitre qui rassemblait tous les frères mineurs de tout le pays. Ils vinrent avec d'autant plus d'allégresse qu'ils allaient fêter le retour de celui que Dieu leur avait donné pour guide et qu'ils aimaient d'un amour presque fanatique. Ils pensaient l'avoir perdu et de nouveau ils allaient le voir et l'entendre.Leur joie allait recevoir un coup violent. Au milieu du chapitre où de nombreux problèmes attendaient une solution, François fit cette déclaration consternante : Désormais je suis mort pour vous, mais je vous présente mon frère Pierre de Catane auquel nous obéirons tous, vous et moi. Et avec le sens qu'il avait du geste dramatique il se prosterna aux pieds de Pierre de Catane et lui fit obédience. François abdiquait, gardant malgré tout le droit de rédiger sa règle.

La joie parfaite selon Saint François d'assises

Comme saint François allait une fois de Pérouse à Sainte Marie des Anges avec frère Léon, au temps d'hiver, et que le froid très vif le faisait beaucoup souffrir, il appela frère Léon qui marchait un peu en avant, et parla ainsi : O frère Léon, alors même que les frères Mineurs donneraient en tout pays un grand exemple de sainteté et de bonne édification, néanmoins écris et note avec soin que là n'est pas point la joie parfaite. »

Et saint François allant plus loin l'appela une seconde fois : « O frère Léon, quand même le frère Mineur ferait voir les aveugles, redresserait les contrefaits, chasserait les démons, rendrait l'ouïe aux sourds, la marche aux boiteux, la parole aux muets et, ce qui est un plus grand miracle, ressusciterait des morts de quatre jours, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. »

Et comme de tels propos avaient bien duré pendant deux mille, frère Léon, fort étonné, l'interrogea et dit : « Père, je te prie, de la part de Dieu, de me dire où est la joie parfaite. » Et saint François lui répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, ainsi trempés par la pluie, et glacés par le froid, souillés de boue et tourmentés par la faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, et que le portier viendra en colère et dira « Qui êtes vous ?» et que nous lui répondrons :

« Nous sommes deux de vos frères » et qu'il dira : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes même deux ribauds qui allaient trompant le monde et volant les aumônes des pauvres ; allez-vous en » ; et quand il ne nous ouvrira pas et qu'il nous fera rester dehors dans la neige et la pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit, alors si nous supportons avec patience, sans trouble et sans murmurer contre lui, tant d'injures et tant de cruautés et tant de rebuffades, et si nous pensons avec humilité et charité que ce portier nous connait véritablement, et que dieu le fait parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite.

Et si nous persistions à frapper, et qu'il sorte en colère, et qu'il nous chasse comme des vauriens importuns, avec force vilenies et soufflets en disant : « Allez-vous-en d'ici, misérables petits voleurs, allez à l'hôpital, car ici vous ne mangerez ni ne logerez », si nous supportons tout cela avec patience, avec allégresse, dans un bon esprit de charité, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite.

(27)

V - Assise, une rencontre inattendue
(François CHENG)
dernier chapitre de l'ouvrage.

8 à 10 mn

Tout ce que je viens de relater concerne mon premier séjour à Assise, il y a un demi-siècle. Par la suite, j'y suis retourné de nombreuses fois. La fréquentation de cette ville m'a-t-elle permis de mieux connaître François de l'intérieur ? Je pense pouvoir dire oui. Du moins éprouvé-je la sensation d'une certaine familiarité avec lui. Ce qui fait qu'il m'arrive de souffrir de l'image souvent trop superficielle qui l'entoure parfois, construite autour de deux ou trois clichés ou anecdotes. On imagine trop volontiers un saint naturellement populaire, au caractère primesautier, fougueux, à l'âme plus ou moins candide, qui aime parler aux oiseaux et offre une figure constamment joyeuse face aux adversités. Or, on sait que ce croquis est absolument insuffisant pour dépeindre l'homme au destin hors pair.

En simplifiant beaucoup, je dirais que François était un être habité depuis toujours par une passion qui se traduisit d'abord par la volonté de puissance et de gloire mondaine, laquelle, après sa rencontre décisive avec le Christ, se transforma en un élan sans cesse renouvelé vers l'amour absolu. Pour cela, il fut prêt à payer le prix fort en se dépouillant de tout, en renonçant à toute possession. La pauvreté n'est nullement une simple acceptation de la misère matérielle ; elle est un engagement dans la donation totale. Il comprit, comme son Maître le lui avait enseigné, que c'était là la seule manière pour l'homme de réaliser pleinement les vertus dont il est virtuellement doté, de s'élever à une dimension où il serait à même de rejoindre le divin. Il vérifia par la suite que c'est bien en se faisant don qu'on reçoit les vrais dons de l'amour.

Sa bonté non plus n'est pas complaisance mièvre ni tolérance béate. Elle est d'une terrible exigence. Pour que la bonté soit réelle, il faut vaincre en soi, comme nous l'avons déjà dit, tout calcul, tout préjugé, toute répugnance, toute peur. Par ailleurs, François connaît le fond de la nature humaine :

sa propension à l'égoïsme, à l'orgueil, à l'envie, à la domination dévastatrice, sa capacité à la méchanceté, à la trahison, à la perversion, à la cruauté sans limites. Lui-même a dû lutter sans relâche pour se surmonter. Combien savait-il que celui qui a opté pour la bonté se devait d'affronter le mal.

Dès lors, on comprend que la joie de François ne provient pas d'une disposition naïve, telle celle d'un joyeux drille. Elle est le résultat, là aussi, d'une conquête intérieure, après être passé par toutes les épreuves. La joie de François est vraie, parce que, répétons-le, elle a pris en charge les souffrances personnelles et les douleurs du monde.

Nous avons essayé de pénétrer l'espace intérieur de François. Avons-nous une idée de sa physionomie ? De cet homme qui a vécu sur terre il y a huit cents ans, il existe, comme par miracle, un portrait peint par Cimabue dans une fresque consacrée à la Vierge qui se trouve dans la basilique inférieure d'Assise. Ce portrait, impressionnant de vérité, est digne de la plus haute tradition occidentale. Chronologiquement, il devrait

être à la première place, puisqu'il a été peint avant même l'avènement de Giotto. Pourtant, le personnage représenté là nous apparaît si proche, si actuel, qu'on serait tenté de le qualifier d'« éternel contemporain ». Appellation heureuse, nous semble-t-il, quand on la couple avec celle de « frère universel ».

On y voit un homme de taille plutôt petite, un peu tassé sous le poids des ans. Le visage, ourlé d'une barbe négligemment taillée en collier, est sculpté lui aussi par une vie éprouvée. Les yeux grand ouverts nous fixent d'un regard empreint de mansuétude. Toutefois, la lueur de lucidité qui les baigne nous avertit qu'il serait inutile de tricher avec lui. Plus exactement, son regard nous enveloppe et nous pénètre jusqu'au plus intime, nous invitant à nous débarrasser d'inutiles oripeaux et à revenir à la simplicité. Les oreilles décollées, étonnamment larges, sont tout ouïe. Elles tendent vers nous leur pavillon, prêtes à nous écouter jusqu'au bout, jusqu'à ce que, entre nous, advienne l'infini. Le nez, quoique charnu, est droit. Très parlante est la bouche. Elle suggère qu'elle est sensible, voire sensuelle, comme

pour nous montrer que la vie de privations menée par François ne naît pas d'un besoin morbide d'ascétisme, mais de la passion même de la vie, d'une vie faite de partage. Car pour lui, la vraie vie n'est autre que l'amour absolu, sans réserve, sans calcul, sans la moindre compromission ni dégradation. Par la pratique de toute une vie, il a pu vérifier la force mystérieuse, d'apparence si faible, de ce principe de vie, seul capable en réalité de triompher de tout. Lui qui se lamente que « l'amour n'est pas aimé », il se réfère résolument à la source même de l'amour qui est son Dieu.

À partir de ce portrait, si je veux revenir sur certains détails concrets de sa vie, je pense pouvoir ajouter ceci, sous peine de quelques redites. Nous sommes très nombreux aujourd'hui, et pas seulement en Occident, à qualifier François de « grand saint », au risque de l'enfermer dans une image certes glorieuse, mais un tant soit peu convenue. Pour ma part, dès que j'ai appris à le mieux connaître, je l'ai intuitivement appelé « le Grand Vivant ». Je crois que cette appellation dépeint plus justement ce qui constitue sa singularité.

Le Grand Vivant – à ne pas confondre avec le « bon vivant » – est celui qui va au-devant de la Vie, sans prévention et sans restriction, avec un courage désarmant et une confondante générosité. Comme tout un chacun, il va au-devant de ce qui est agréable, bénéfique, gratifiant. Cependant, lui ne se dérobe pas face à ce qui est hostile, éprouvant, nuisible : privations, intempéries, bêtes sauvages prêtes à dévorer, brigands prompts à tuer, êtres atteints de maladies contagieuses que tous fuient, offensés et humiliés dont la souffrance vous écrase. Le Grand Vivant se doit de dévisager toute la souffrance terrestre, car ce qui est impliqué à travers l'ensemble des êtres, c'est bien cette immense aventure de la Vie. Celui qui se sent concerné doit s'y engager avec toute la force d'amour dont il est capable, afin d'orienter cette aventure dans la direction ascendante, sachant que la Vie ne se réduit pas à un seul ordre, mais comprend de multiples dimensions – la suprême étant celle de l'âme, l'âme de chacun tentant de s'unir à l'âme divine. Pour le Grand Vivant, tout est rencontre, tout est interaction, tout est occasion d'une possible transformation. Aussi François fait-il montre d'un respect foncier

envers les vivants. On connaît les fameuses scènes où il prêche aux oiseaux, où, touché par son accueil, le terrible loup de Gubbio lui tend sa patte. On sait par ailleurs qu'à Greccio il se penche sur les petits du frère rouge-gorge, qu'à Sienne il bâtit des nids pour les tourterelles, que sur la route il s'arrête pour déplacer le ver de terre qui risque d'être piétiné. Les humbles bêtes lui tiennent naturellement compagnie, comme ce lièvre sur l'île du lac de Trasimène, ou ces moutons qui font cercle autour de lui dans la campagne toscane. Pour que ces êtres farouches entrent en toute confiance dans son intimité, l'empathie lui est nécessaire mais insuffisante. Il lui faut demeurer lui-même humble et dépouillé, au point de devenir un « rien bienveillant », ou alors un « vide vivifiant », un peu à l'image du Créateur qui s'oblige à se tenir en retrait afin que les créatures puissent pleinement vivre.

L'humilité ne signifie nullement je ne sais quel abaissement ou servitude. Reliée à l'humus, donc aux racines vitales, elle est la force même. François cultive cette vertu en connaissance de cause. L'ancien « chevalier » et chef de bande n'oublie pas qu'il avait rêvé

de conquête et de gloire. Il a constaté avec quelle facilité l'homme cède à sa morbide volonté de puissance. L'homme ivre du pouvoir de ses muscles et de son cerveau cherche à imposer les lois de ses seuls désirs sans frein, au mépris des lois fondamentales de la Vie. Cela ne fait que le mener à sa propre destruction. Combien François pressent-il ce que Dostoïevski proclamera bien plus tard : « Si Dieu n'est pas, tout est permis. » Il ne doute pas encore une fois que la vraie liberté est enracinée dans l'exigeante voie de la donation totale : se faire don pour s'attirer les meilleurs dons qu'on est à même de recevoir à pleines mains. Homme creusé de soif et de faim, François ne néglige aucun don qui s'offre, car tout don, par essence, contient sa promesse de saveur infinie. Aux yeux de ce chantre de la Création, la terre entière se donne à être savourée, en ses amertumes comme en ses délices, celles-ci rendues plus précieuses par celles-là.

En ce sens, le Grand Vivant comporte aussi sa part de « bon vivant ». Dans le jardin du couvent, François recommande de planter, outre des légumes, des arbres odorants et des fleurs aux couleurs vives. À l'instar de

son Seigneur, il bénit le vin et le pain. Chez « frère Jacqueline », une dame de la noblesse romaine devenue la première franciscaine laïque, il goûte fort une crème aux amandes particulièrement délicieuse, sorte de frangipane faite maison. Si bien que sur son lit de malade, dans l'imminence de la mort, il fera envoyer un message à « frère Jacqueline » pour qu'elle vienne à son chevet, non sans ajouter : « N'oublie pas la frangipane ! » La grande amie, poussée par le pressentiment, s'est déjà mise en route avant même d'avoir reçu le message. Elle arrivera à temps pour combler le mourant de sa présence, et de l'inoubliable saveur terrestre aux arômes d'amandes.

Sur l'évangélisation

Le seigneur nous a envoyé évangéliser les hommes. Mais as-tu déjà réfléchi à ce que c'est évangéliser les hommes ? Evangéliser un homme, vois-tu, c'est lui dire : Toi aussi, tu es aimé de Dieu. Et pas seulement le lui dire mais le penser réellement.Et pas seulement le penser mais se comporter avec cet homme de telle manière qu'il sente et découvre qu'il y a en lui quelque chose de sauvé, quelque chose de plus grand et de plus noble que ce qu'il pensait, et qu'il s'éveille ainsi à une nouvelle conscience de soi. C'est cela, lui annoncer la Bonne Nouvelle. Tu ne peux le faire qu'en lui offrant ton amitié. Une amitié réelle, désintéressée, sans condescendance, faite de confiance et d'estimes profondes.

« Il nous faut aller vers les hommes. La tâche est délicate. Le monde des hommes est un immense champ de lutte pour la richesse et la puissance. Et trop de souffrances et d'atrocités leur cachent le visage de Dieu. Il ne faut surtout pas qu'en allant vers eux nous leur apparaissions comme une nouvelle espèce de compétiteurs. Nous devons être au milieu d'eux les témoins pacifiés du Tout-Puissant, des hommes sans convoitise et sans mépris, capables de devenir réellement leurs amis. C'est notre amitié qu'ils attendent, une amitié qu'ils leur fasse sentir qu'ils sont aimés de Dieu.